

CARRÉ FOUR

CARRÉ FOUR

Bulletin de l'association
des retraités
du cégep de Sainte-Foy

Comité de rédaction :

*Claude POULIN
Geneviève SOLASSE*

Collaboration :

*Fernand VILLEMURE
Paul GUY
Renée FRANCOEUR
Noëlla MICHAUD
Pierre LAROSE
Roland BERNIER
Louisette CHICONE
Bill DONNELLY
Louis DESCHAMBAULT*

Conception graphique :

Robert MUCKLE

Mise en page :

Robert MUCKLE

Impression :

*Copie de la Capitale
sur Xerox Docutech*

*À l'occasion des Fêtes de
fin d'année et de siècle
et en ce début d'année,
de siècle et de millénaire,
l'exécutif de l'association
offre aux membres et à
leurs proches des vœux spé-
ciaux de paix intérieure.*

LE TOURNANT DU MILLÉNAIRE

par Claude POULIN

Le tournant du second millénaire, issu de la tradition de l'Occident chrétien, arrive à grands pas et plutôt que de s'en effrayer, il pourrait être intéressant de prendre un peu de recul (disons 10 siècles) pour regarder comment le passage de l'an mil, qui a si profondément marqué l'imaginaire savant et populaire de l'Occident, a pu influencer la pensée médiévale, et par ce détour, trouver peut-être quelque encouragement pour l'avenir.

Les historiens nous rappellent qu'à l'époque qui a précédé l'an mil, Charlemagne (800-814 A.J-C), conquérant barbare d'origine franque, mit au service de la foi chrétienne, et ce faisant, réussit à obtenir de l'Eglise l'ultime pouvoir que lui conférait la couronne impériale. On affirme que devenu Empereur, il expliqua aux fils des grands vassaux gardiens de son domaine, que même s'ils devaient continuer de porter la grande épée de leurs pères (l'État de droit n'était pas encore né et la force continuait d'être l'assise du pouvoir), ils devaient aussi compter sur l'instruction et la culture, c'est-à-dire le savoir gréco-romain. Il affirma même que « l'État ne doit rien qu'à celui qui mérite par lui-même ». Aussi, mit-il sur pied avec l'aide de son conseiller Alcuin, l'Académie du Palais, le premier système scolaire fondé sur les sept arts libéraux au service d'une société à laquelle il voulait trans-

mettre les valeurs humanistes et chrétiennes de l'époque. Cependant, les effets de ses efforts furent éphémères, voire inutiles.

En effet après sa mort, nous apprennent les chroniqueurs de cette période, « on jeta bien loin la grammaire latine et la grammaire tudesque (germanique) » qu'il avait imposées aux jeunes héritiers de ses chefs d'armée. Cette nouvelle génération de jeunes ambitieux voyait avec joie s'ouvrir la carrière des guerres civiles « où chacun fait ce qu'il veut, et où la licence trouve autant de place que la valeur. Tout espoir de fonder une société éclairée fut alors perdu »⁽¹⁾. C'est en grande partie cet événement qui expliquerait, selon l'historien Duruy, le déclin politique et culturel qui a suivi en Europe occidentale. Après un siècle de travail acharné, de défrichage culturel, l'ignorance, le désordre et la violence reprirent leurs droits. De plus les luttes intestines dans les royaumes affaiblis se sont envenimées avec l'arrivée des envahisseurs étrangers (surtout les Normands). Se répandit alors une misère physique et morale affreuse qui perpétua durant des décennies le climat de désespoir dans lequel baigna le dixième siècle. Comme on le sait, cette série de calamités fut interprétée comme le signe de la fin

(1) DURUY Victor, *Histoire du Moyen Age*, 13^e édition, 1890, PARIS, Hachette p. 48-49

du monde. Ces interprétations engendrèrent des disputes philosophiques et religieuses sans fin qui marquèrent les siècles suivants. Cette période tragique de l'an mil inspire encore de nos jours l'imagination de nos contemporains et continue d'alimenter plusieurs mythes entourant le prochain millénaire.

Cependant, selon l'auteur que nous avons cité plus haut, cette heure d'angoisse et d'inexprimable terreur passera. Le soleil se lève toujours et la lecture de l'histoire de l'époque subséquente nous démontre que le retour aux grandes valeurs humanistes de l'antiquité engendrera l'époque éclatante de la Renaissance et celle des prodigieuses révolutions qui

vont suivre plus tard. Quelle leçon tirer de ce bref rappel historique ?

En m'inspirant de ce vieil historien qui m'a servi de guide, je veux croire que le soleil se lèvera le premier jour de l'an 2001 et nous pourrons penser que si le XX^e siècle nous a fait voir les pires atrocités, il a aussi généré de spectaculaires avancées scientifiques, culturelles et technologiques. Donc, pourquoi ne pas rêver que les sociétés humaines auront la sagesse de s'inspirer de l'histoire pour s'aider à éviter les horreurs du passé, invariablement causées par l'oubli des valeurs humanistes, et qu'ils sauront redonner à la liberté humaine la place qui lui revient, soit la première ! ■

T ERREURS DE L'AN MIL

Le moine bourguignon, Raoul Glaber, mort à Cluny en 1050, décrit la terrible famine de 1033.

Hélas ! O douleur ! chose rarement entendue au cours des âges, une faim enragée fit que les hommes dévorèrent de la chair humaine. Des voyageurs étaient enlevés par de plus robustes qu'eux, leurs membres découpés, cuits au feu et dévorés. Bien des gens qui se rendaient d'un lieu à un autre pour fuir la famine, et avaient trouvé en chemin l'hospitalité, furent pendant la nuit égorgés et servirent de nourriture à ceux qui les avaient accueillis. Beaucoup, en montrant un fruit ou un œuf à des enfants, les attiraient dans des lieux écartés, les massacraient et les dévoraient. Les corps des morts furent en bien des endroits arrachés à la terre et servirent également à apaiser la faim. Comme si c'était déjà devenu un usage de manger de la chair humaine, il y eut quelqu'un qui en vendit de toute cuite au marché.

On ne voyait que faces pâles et émaciées; beaucoup présentaient une peau distendue par les ballonnements, la voix humaine elle-même devenait grêle, semblable à de petit cris d'oiseaux mourants. Les cadavres des morts, que leur multitude obligeait à abandonner çà et là sans sépulture, servirent de pâture aux loups, qui continuèrent ensuite longtemps à chercher leur pitance parmi les hommes.

Histoire de France et de Bourgogne (L'An Mil), trad. E. Pagnon, Gallimard

NOUVELLES BIZARRERIES DE LA LANGUE FRANÇAISE

par Fernand VILLEMURE

Après les efforts concertés de mes collègues pour me signifier l'importance de cette chronique touchant les inventions parfois délirantes de nos élèves, je veux bien continuer de rendre hommage à leur imagination souvent hors de mesure comparée à leur mémoire...

Voici donc un autre beau petit collier de perles enfilées par des élèves que le théâtre a marqués pour « l'avis » ; car il faut vous dire que mon idéal, « amener les étudiants au théâtre » tout modeste qu'il fût, d'après moi, avait comme suite pédagogique normale, pensais-je alors, « le théâtre saura bien les amener à eux-mêmes ». Dans les extraits suivants il apparaît que certains se sont égarés dans le chemin — théâtre, qui devait les ramener à eux-mêmes... Voici ce que le théâtre leur a appris. En passant, voici une petite réserve de virgules et autres points que vous pourrez utiliser au gré de votre génie de la langue pour améliorer la « poésie » de ces extraits ; ,,,,,, ; ; ; ; ,,,,,, : : : ;,,,,,.....

« À l'intérieur de la pièce l'on retrouve une troupe de comédiens, qui avec leur jeu de personnages, nous laisse croire d'une façon que tu obligé de rester à la réalité. »

Peut-on nous trouver le sujet du verbe principal ?

« Encore tous ces thèmes se rapportent au titre par le simple fait que ce sont événements par lesquels les patriotes ont été obligés de passer pour combattre leur assimilation. »

Bien évidemment !

« Comme vous avez pu constater la pièce s'adresse à un public très varié, mais il en reste à vous dans l'absorber vos limites. Car plusieurs, ils en prennent trop, de là ils en sortent avec un esprit révolté. D'autres en sortent intouchés, puis la majorité sont sensibilisés et bouleversés. »

Le théâtre avec bar à l'entracte produit des effets différents selon les limites d'absorption...

Extrait d'un compte rendu de la pièce ZONE de Marcel Dubé :

« ... donc si Tarzan ne s'aurait pas fait découvert par Ledoux, ... Aussi s'il n'aurait pas assassiné le douanier américain, il ne serait pas mort, cependant s'il ne s'aurait pas évadé, il serait probablement vivant. »

« Les cinq personnages mentionnés ci-haut font tous partie d'une contrebande de cigarettes. »

« Il existe un conflit entre le groupe ... et dans le fond il veut séduire Ciboulette,

et elle résiste de cette approche. »

Sans commentaires. Sinon je lirais entre le texte...

Quelques mots au sujet de la mise en pièces (pardon) de la mise en scène :

« Les décors étaient d'une vraisemblance incroyable. »

Pis les costumes, beaux c't'écœurant, j'te dis !

« Le développement de la pièce se divise en trois parties, l'introduction, le développement, et la conclusion. »

Et l'introduction, elle ? Et la conclusion, donc ?

« Les costumes sont réalistes à la pièce qu'ils jouent. »

Par ex. dans Otez l'eau de Shake and Bake, y'étaient nus...

« Les échafaudages, comme décor principal, nous laissent jouir d'une grande élasticité. »

... que la bande sonore permet d'allonger jusqu'à la fin...

« Sur la question d'éclairage, nous pouvons très bien distinguer le jour et la nuit dont la durée de celle-ci était très courte. Mais par contre les couloirs furent d'une obscurité totale tout au long de l'écoulement de cet acte. »

« Les éclairages s'allument après les diapositives au début de la pièce quand la

pièce débute. Les lumières s'affaiblissent pour rouvrir trois semaines plus tard dans la pièce. Les lumières s'éteignent pour l'intermission et ouvre après l'intermission. »

Le 1er jour, le Seigneur dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Depuis ce temps certains croient qu'ils voient ; d'autres sont certains qu'ils voient ; enfin, certains autres croient à la Lumière ...

« Le jeu d'éclairage se compose d'une couleur unique. »

Ça simplifie la composition, n'est-ce pas ? Peut-être était-ce une autre grève des techniciens de la scène ?

Trêve de technique, revenons au sens avec les perles suivantes.

« C'est une réalité cruelle. C'est cette réalité que l'on aime mieux ne pas s'arrêter pour penser. »

« Tout ce qu'il fait ou dit sont à supposé que c'est fait de façon craintive. »

« ... ceux que la vie n'a pas choyé dès leur + jeunes enfances. »

« Il connaît les lois de la façon tel, qu'il manipule les gens qui l'entour. »

« Ce qui m'a le plus frappé c'est leur compréhension envers l'une ou l'autre, parce que même s'il y avait imcompatibilité d'acabit entre eux... » pour, m'a-t-il semblé alors : ce qui m'a le plus frappée, c'est leur compréhension mutuelle (l'une envers l'autre), parce que, même s'il y

avait incompatibilité de caractère entre elles...

À remarquer : l'usage du masculin « préféré » à l'usage du féminin par cette étudiante !

Enfin un petit exemple d'un précipice entre deux niveaux de langue. La pièce, *Au retour des oies blanches*, est tragique, le moment dont on parle est au sommet de ce sentiment ; le père, Achille, vient d'être démasqué par Geneviève, qui fait

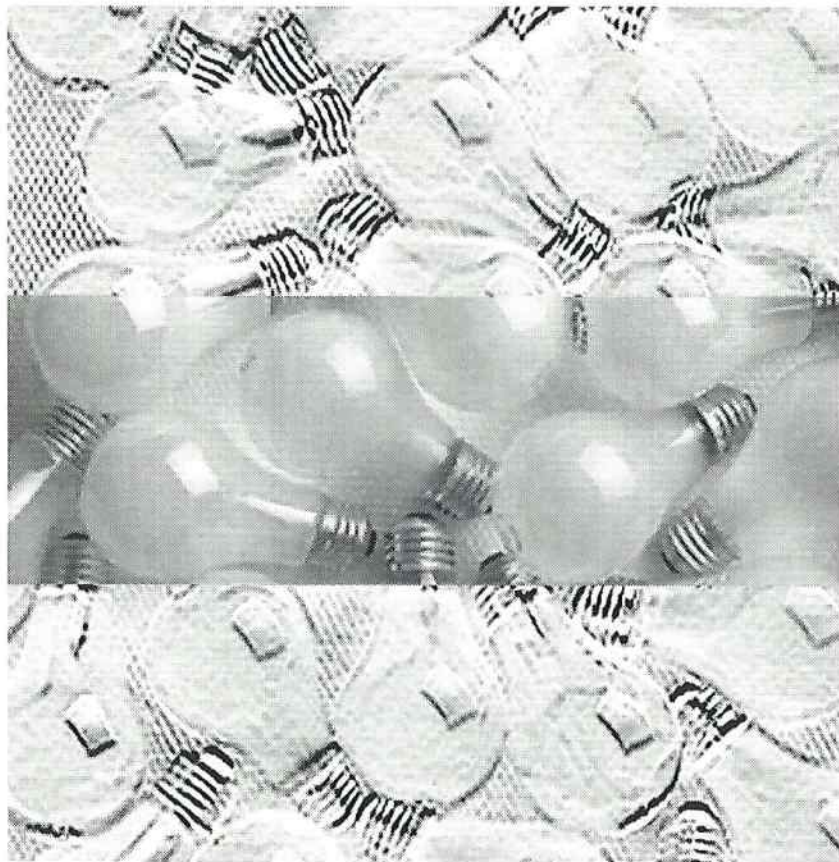
jaillir sa révolte sur tous les membres de sa famille.

« Achille n'en revient pas il est sûr le cul tandis que belle-maman est au bord de la crise cardiaque. »

« (Geneviève)... c'est un peu la sauveresse de la famille. »

Qu'en termes élégants ces choses-là sont dites !

À la prochaine ! ■



LA CÉRÉMONIE DU FAUX DÉPART.

par Paul GUY

Ouagadougou, Burkina Faso, 18 juillet 1999.

Me voici au pays des hommes intègres, c'est là la signification de ce nom bizarre, le Burkina Faso. Ce nom a été attribué récemment, soit vers les années 1983-84, par un jeune capitaine-président nommé Sankara. Ce dernier avait une conception toute personnelle de la démocratie ; mais, cela est une autre histoire.

Celle que je voudrais raconter aujourd'hui, c'est celle des départs manqués. Le Burkina Faso, comme j'imagine l'ensemble de l'Afrique, fut organisé et dirigé pendant des siècles selon les règles du système féodal, soit un système social extrêmement hiérarchisé. Les Mossi, une ethnie (parmi les 60 au pays) très importante au Burkina, dirigeaient ainsi leur société. À Ouagadougou, tout en haut de la pyramide, régnait le Mogho Naba, le grand empereur. Ce dernier s'entourait d'une multitude de dignitaires, chefs et sous-chefs qu'on appelle allègrement aujourd'hui ministres ou sénateurs ! La ville de Ouagadougou a d'ailleurs conservé leur nom jusqu'à ce jour : Ouidi, qui signifie le quartier du chef de la cavalerie ; Dapoya, le quartier du chef des captifs affranchis. Une légende veut que,

vers les années 1700 quelque chose, l'empereur i.e. le Mogho Naba s'ennuyait de sa femme préférée rentrée dans son village. Il planifia donc d'aller la rejoindre pour atténuer sa tristesse. Cependant, ses

ministres, en apprenant la chose, le supplièrent de ne pas les abandonner face aux agressions des peuples ennemis. Le Mogho Naba, malgré ses tendres désirs, s'est finalement laissé convaincre de rester près de son peuple. Depuis, à chaque vendredi matin à sept heures, on commémore cette tradition. Voilà donc la légende des faux départs.

Cette histoire m'a fasciné, car le concept du départ manqué doit être une manière d'archétype (Marcel Gaumont, Jung en a-t-il parlé ?). En effet, lequel d'entre nous n'a pas fait de départs ratés ? Qui n'a pas rêvé d'autres rivages, vierges et inexplorés ? Lequel n'a pas envisagé quitter veaux, vaches, cochons, femme et enfants pour des horizons inconnus ? Qui ne s'est pas laissé séduire par des promesses de tendresse, de passion, de renouveau ? Que ne donnerait-on pas pour remplacer une vie déjà connue ? La vie peut-elle être autre chose qu'un mirage, ou peut-elle



exister sans mirage ? Le mirage, cet excellent moteur ou plutôt le pétrole, l'essence qui fait vibrer nos pistons.

Vendredi, 6 heures du matin : mon ami Kindo me rejoint au Relax Hotel. Kindo, vieux syndicaliste blanchissant, emprisonné pendant quinze mois sous Sankara, musulman pratiquant et spécialiste de l'industrie de la coopération a accepté de

traversons la place de la Révolution, j'ignore laquelle. Puis, la place des Cinéastes où un monument représentant une immense caméra et ses deux énormes lentilles centre le rond-point. Ouagadougou est, semble-t-il, le carrefour du cinéma africain. Nous descendons l'avenue Bassawarga où loge le stade de football, indispensable à toute vie sociale et collective stable. Après le square du 8



me conduire à cette cérémonie du faux départ du Mogho Naba. Je roule donc sur sa puissante moto de 80cc datant des années 75. J'assiste au réveil de la ville. Certains pissent contre les murs, d'autres excrémentent dans les égouts à ciel ouvert, d'autres s'affairent à placer leurs marchandises dans leurs étals de tôles. Nous

mars (j'ignore totalement à quoi cette date fait référence), on aperçoit le palais du Mogho Naba. Mon étonnement est total ; un immense quadrilatère délimité par une impressionnante clôture laisse apparaître un palais aux allures médiévales terminé de tours et de créneaux. Nous le contourmons pour entrer dans son en-

ceinte. Le sol gravelé et rouge déstabilise la Yamaha, mais je m'accroche à Kindo, rassurant comme un poisson dans l'eau. Quelques arbres procurent un peu d'ombre dans ce soleil levant déjà chaud ; les nymbes, les baobab, les flamboyants et d'autres dont j'ignore le nom et l'espèce. Un gardien prend en charge la moto moyennant quelques 50 FCFA.

La cérémonie aura lieu derrière le palais construit probablement à l'époque coloniale. Là, on a conservé les anciens quartiers du Mogho Naba ; huttes de terre au toit conique recouvert de palmes, maison carrée basse aux murs épais et aux ouvertures étroites sans porte rigide.



Un cheval, hautement paré de fioritures dorées et rouges et surmonté d'une selle super-western, attend. Je m'interroge : quand le cheval a-t-il été introduit en Afrique noire ? Autre question à élucider. On s'accroupit au bas d'un arbre pour attendre le début de la cérémonie. Quelques jeunes Français s'amènent précédés d'un guide volubile. Mais je me

bouche les oreilles, songeant que me voici encore pris dans une trappe à touristes ! Mais ce seront les premiers et les derniers. D'autres Burkinabé s'amènent, plus respectueux et silencieux. Les premiers dignitaires font leur apparition. Vêtus de somptueux vêtements amples aux coloris flamboyants (qu'on appelle ici boubous), ils arrivent, parés de sabres richement ciselés, de divers quartiers de la ville. Ils s'assoient, en retrait, sur le sol argileux, n'oubliant jamais de se déchausser et de poser leur épée sur le sol. D'autres arrivent en moto, en auto et répètent le même rituel. Deux Mercedes et un magnifique Parejo 4x4 rutilant font une entrée remarquée d'où descendent de plus hauts dignitaires encore plus richement parés. Ils s'accroupissent sur un tertre rocailleux (au cas où il y aurait de la pluie, car la cérémonie n'est jamais remise). Tous sont



là maintenant, assis par terre les jambes repliées et disposés selon un ordre hiérarchique ; ils attendent l'arrivée du Mogho Naba.

Modestement, il se présente, par une petite ouverture, accompagné de ses aide-

des de camp. L'autorité émane de sa personne. Sa stature est si immense que je me demande comment il a pu passer par une si petite ouverture. Il se tient assis bien droit sur un coussin brodé de fils d'or. Son boubou, d'une blancheur immaculée, amplifie cette impression de gran-



deur. Ses trois gardes ou assistants, vêtus modestement, demeurent immobiles. Les dignitaires se courbent légèrement et, de la paume de leurs mains, ils frappent le sol en signe d'imploration ou de soumission, je ne sais trop. Subitement, le Mogho Naba retourne dans sa hutte, laissant seuls ses chefs et ses gardes. On palabre et (anachronisme incroyable) on consulte les manchettes de son journal préféré !

Soudain, on voit réapparaître le Mogho Naba vêtu, cette fois d'un boubou rouge vif (on croirait revoir le prince de l'Église lui-même). Il s'assoit de nouveau sans mot dire. Une délégation s'avance plus près de lui et frappe de nouveau la terre. Quelques paroles semblent s'échanger avec les proches du Mogho Naba. Celui-ci se lève et regagne son logis au son d'une détonation de vieux fusil à poudre noire, polluant l'air ambiant. Les dignitaires repartent ; le Mogho Naba ne partira pas !

La cérémonie est terminée. Je reste hébété, songeur. Kindo doit me faire revenir à la réalité. La rapidité et le symbolisme de cette cérémonie m'ont laissé pantois. Au delà de ce départ raté, ne faut-il pas y voir une manière d'humanité ? « Les aveugles ne sont pas les seuls à avoir besoin d'une canne pour tâter le terrain devant eux ou d'un chien pour flairer le danger ». Même un homme dont la vue est bonne a besoin d'une lumière qui le précède, d'une conviction, d'une aspiration, ou, faute de mieux, d'un doute. Je repars à l'hôtel et la réalité de Ouagadougou, de nouveau, s'impose à moi. ■



JOUER À MORT

par Renée FRANCCEUR

À 3 ans, on joue aux Indiens et aux cowboys dans les bois environnant la maison en oubliant même d'aller au cabinet.

À 4 ans, on joue au boy-scout en montant sa tente dans la cour arrière et en dormant avec sa nounou et son toutou de peluche pour vaincre sa peur du noir.

À 5 ans, on joue à tuer super Mario et à vaincre tous les « transformers » qui nous attaquent sur l'écran de l'ordinateur.

À 6 ans, on confronte le surveillant dans la cour de récréation avec le canif reçu à Noël pour qu'il nous laisse fumer en paix.

À 8 ans, on « taxe » les petits pour arrondir son argent de poche de la semaine et se payer une « sniff » de colle.

À 9 ans, on fume son premier joint, on mastique son « premier buvard » ou on gobe son « PCP » pour s'éclater et voir des arcs-en-ciel.

À 10 ans, on fréquente les machines à boules du quartier même si nos parents nous disent que les proprios des arcades sont des mafiosi qui blanchissent leur argent gagné par la prostitution et le trafic de la drogue.

À 11 ans, on joue à la pendaison au risque d'y laisser sa peau, pour le « kick »

et l'euphorie.

À 13 ans, on se couche sur le rail jusqu'à l'arrivée du train en se roulant à la dernière seconde ou bien on se lance dans le feu de joie de la Saint-Jean, « gelé » à en brûler.

À 14 ans, on joue au poker dans la cour de l'école en gageant le droit de voler les cabanons des voisins et de revendre le butin saisi.

À 15 ans, on court les « raves partys » et on se « shoote » à l'eau distillée.

À 16 ans, on conduit l'auto de papa comme si la conquête de la coupe de la « Formule 1 » était en jeu en « bauchant » avec d'autres dans les quartiers industriels, déserts la nuit, loin des policiers.

À 17 ans, on joue à l'artiste, car on a son « tag » pour identifier ses graffitis dans des lieux les plus inaccessibles possible comme les piliers des ponts, des passages surélevés des autoroutes, les stations de métro ou les cimetières.

À 18 ans, on joue à se déguiser en « punk » à la raie teinte en violet pour faire peur et on démolit en gang tous les bâtiments qui abritent les institutions étatiques. On aime créer des émeutes, terrifier

les passants, ameuter les gens paisibles, les forcer à donner lorsque l'on quête ou nettoie leur pare-brise.

À 19 ans, on sait quel moyen prendre pour obtenir tout ce que l'on désire très rapidement ; on peut voler, blesser, terroriser, attaquer, violer et même tuer... car ce sont des jeux que l'on a apprivoisés depuis sa prime jeunesse.

Comment a-t-on pu laisser toute une génération se dégrader ainsi ? Pourquoi la société n'a-t-elle pu leur léguer des valeurs de vie sûres et gratifiantes ? Les exemples qu'elle leur a transmis sont si peu nobles. Viols, meurtres, pédophilies, incestes, pornographies, vols, violences, mensonges, génocides, suicides, crimes organisés sont devenus des actes communs, admissibles et justifiables pour atteindre ses buts. Et la justice est devenue tellement raffinée qu'elle offre à qui sait le voir, toutes les astuces pour échapper à

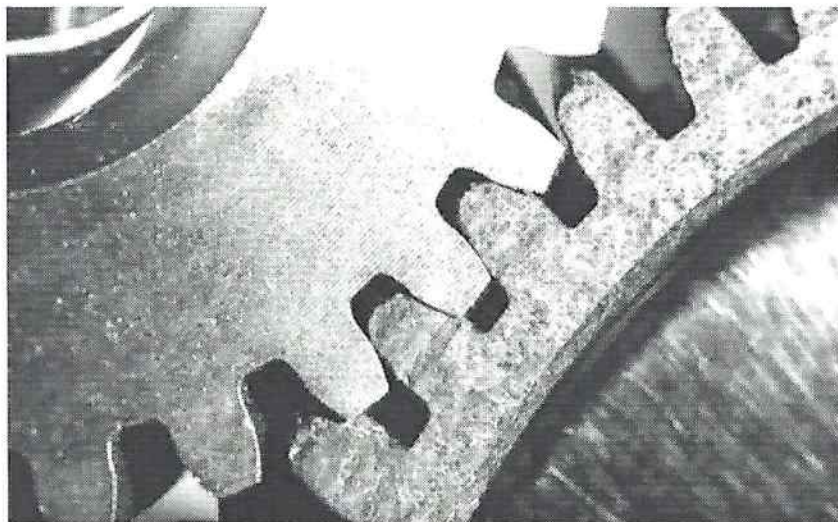
ses propres filets et continuer impunément à prendre tous les moyens pour satisfaire ses besoins.

Les parents de ces jeunes ne peuvent plus les contaminer avec leur passion, leur espoir, leur goût de vivre, leur amour... car ils semblent avoir perdu toute crédibilité. Le poids du non-dit pèse plus lourd que la vérité qu'ils veulent exprimer !

On ne peut déifier l'argent, l'ambition, le plaisir et la jeunesse éternelle, sans en subir les contre-coups, sans en être ternis.

Cette jeunesse, avec son cœur à fleur de peau, essaie de nous lancer un message par ses actes de violence. Elle n'a appris qu'à jouer, de plus en plus fort et de plus en plus dur, pour se faire comprendre.

Parce qu'elle n'a plus d'espoir, la peur au cœur, elle joue quelques fois jusqu'à la mort. ■



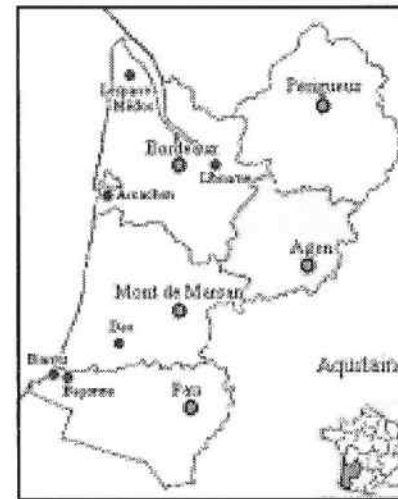
LE SUD-OUEST FRANÇAIS, EN AUTOMNE

par Noëlla MICHAUD

Par une belle journée de la fin d'août, nous arrivons à Bordeaux où notre contact là-bas nous emmène vers notre point de chute, Cassy, à 45 minutes plus au sud, près d'Andernos-les-Bains sur le bassin

ancêtres et bien sûr, le Bordelais. Nous disposons d'un mois.

C'est la région du bassin d'Arcachon que nous explorons en premier lieu. Elle borde l'Atlantique et le bassin lui-même, immense, se couvre et découvre à chaque marée. Il y a des milliers de parcs à huîtres, qu'il faut observer à bord de « pinasses », pour le plaisir ; des mouillages de bateaux à profusion, des pêcheurs au langage coloré du Sud-Ouest, des marinas et malgré septembre, un certain nombre de touristes venus y chercher la douceur de vivre, le climat agréable. La gastronomie du pays des mousquetaires est au rendez-vous, beaucoup de poissons, d'huîtres, de langoustines et autres fruits de mer. Il y a aussi les confits d'oie et de canard, le foie gras et autres bonnes choses, toutes plus légères les unes que les autres !



d'Arcachon. Une jolie villa nous y attend, résultat d'un échange effectué grâce à Intervac. Elle est située dans un minuscule village, lui-même partie d'une commune regroupant Lanton, Toussat, Blagon et Cassy. Nous sommes à 800 mètres du bassin, l'air est rempli des odeurs de pins qui couvrent une grande partie du territoire. Il fait beau et chaud, notre intention est de visiter d'abord cette région mais aussi le Périgord, le Quercy, les Charentes, pays de mes



Si l'on mange bien, le vin du Bordelais n'est pas en reste. Nous en dégustons de nombreuses bouteilles aux appellations



connues que nous devons contrôler...

Cap-Ferret et Arcachon sont situées face à face aux deux extrémités du bassin et chacune vaut le déplacement ne serait-ce que pour le phare haut de 52 mètres à Cap Ferret, dont la plate-forme, 250 marches plus haut, permet d'admirer le panorama atlantique avec sa presqu'île, la dune du Pilat en face et le banc d'Arguin situé à

l'entrée du bassin. On peut se baigner dans l'océan et même apercevoir, enfouis sous le sable et parfois à demi immergés, les blockhaus du mur de l'Atlantique, vestiges de la dernière guerre mondiale. Arcachon, ancienne ville de cure pour tuberculeux, au charme discret, éblouit par sa grande rade où des centaines de bateaux de plaisance mouillent à longueur d'année car à cet endroit d'ouverture du bas-

sin, il reste de l'eau malgré la marée.

L'architecture de la ville est intéressante et ses quartiers aux appellations de saison, ville d'été, ville d'hiver, etc. se laissent découvrir agréablement. La place de la gare est spécialement jolie et plus bas, le bord du bassin fourmille d'activités avec ses bateaux d'excursion en partance, ses cafés aux terrasses maritimes, son casino, ses phares et ses grandes villas du bord de mer.

Ailleurs, plusieurs parcs naturels invitent à la découverte, dont le domaine du Certes à Lanton, ancien territoire de marais salants devenus au fil du temps réservoirs à poissons et le parc ornithologique du Teich, mon préféré, avec ses 260 espèces d'oiseaux qui y séjournent, dont 80 nichent sur place. Il est possible de les admirer à loisir grâce aux sentiers et postes d'observation nombreux et bien aménagés. Dès l'entrée, une surprise nous attend, immenses nids de cigognes d'où ces échassiers de plus d'un mètre de haut nous offrent un spectacle inédit tout en craquetant à qui mieux mieux. Et malgré leur taille, les cigognes nichent au sommet des grands arbres ou sur de hauts poteaux disposés à cette fin. Bref, c'est le paradis des ornithologues et le parc est ouvert à l'année.

Tout autour du bassin, d'autres points d'intérêt valent qu'on s'y arrête. Nous visitons quelques églises des 11^e et 12^e siècles à Lanton, à Andernos-les-Bains. Celle-ci possède une jolie abside et son site remonterait à l'époque gallo-romaine, soit

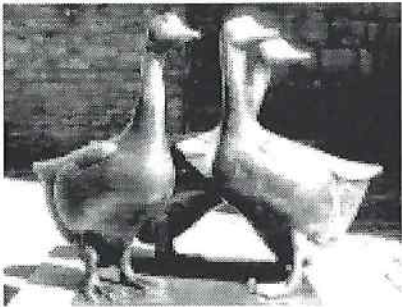
au 4^e siècle.

Chaque village a son port, ses cabanes de pêcheurs où l'on goûte aux huîtres, ses sentiers pour la marche ou le vélo. Nous les utiliserons souvent pendant notre voyage. Bien sûr, il y a le marché hebdomadaire. À Andernos, c'est le vendredi matin, nous en profitons pour acheter fruits frais et légumes locaux, poissons et spécialités régionales. On peut y trouver en plus une grande variété de fromages. J'ai compté plus de 20 petits fromages fermier de chèvre de formats différents sur l'étal d'un seul producteur ! Un autre ne vend que des pâtés de porc des Landes. C'est une découverte continuelle, un voyage en raccourci et même s'il pleut tous sont au rendez-vous.

Bordeaux est une ville sage et discrète un peu hautaine. Son patrimoine historique et architectural est à voir. Nous la visitons sous plusieurs éclairages, en soirée le monument des Girondins qui domine l'esplanade des Quinconces est splendide. Il fait 50 mètres de hauteur et ses sculptures de chevaux marins tirent des chars aux personnages variés. La petite histoire raconte que ce monument aurait été démembré pendant la guerre et les diverses parties mises à l'abri. Lors de la reconstitution de l'œuvre, il en manquait une partie qui fut retrouvée dans une grange abandonnée plusieurs années plus tard. Plusieurs autres monuments et places, accessibles à pied, sont d'une grande beauté. On peut trouver, dans le vieux Bordeaux, une rue S^{te}-Catherine et une rue Notre-Dame à proximité l'une de l'autre. De nombreux

commerces et antiquaires s'y trouvent localisés.

Quittant Bordeaux, nous faisons halte à St-Émilion, petite ville médiévale bâtie sur une hauteur dominant la vallée de la Dordogne, où les vignobles s'étendent à perte de vue. C'est une jolie cité où l'on souhaite rester ! Comme les touristes sont rares en septembre, ruelles, places, églises et grotte de saint fondateur sont facilement accessibles. Nous en profitons pour acheter quelques vins et des macarons (petits gâteaux à base d'amandes, spécialité de la région).



Nous voici maintenant en Périgord, pays étonnant, tout de montagnes, de gorges profondes aux rivières sombres et puissantes. Tous les détours de la route, et ils sont nombreux, nous surprennent. C'est un défilé entre lumière et obscurité à cause des boisés denses au feuillage sombre et persistant. Et souvent, des grottes, des vallées aux fermes d'élevage d'oies et de canards ; des noyers en abondance, des arbres fruitiers.

Sarlat la magnifique, aux vieilles maisons ocre, construite autour d'une an-

cienne abbaye que nous découvrons dans la fraîcheur du petit matin. Car si les journées sont encore chaudes, les nuits sont fraîches et vivifiantes. C'est une ville qui se laisse facilement apprivoiser. Nous la parcourons à pied et prenons le temps de voir ses belles demeures, de humer ses odeurs de fruits et de noix et d'échanger avec les artisans aux propos teintés de bonne humeur.

Sur la place du Marché aux oies, il faut voir les trois oies en bronze, œuvre de E-X. Lalanne ; elles ont l'air de se demander si elles seront l'objet de négociation ! Plusieurs cafés, terrasses et escaliers agrémentent cette place et ses environs. Toutes les spécialités régionales se retrouvent sur les étals, tels le foie gras, à prix d'or, mais aussi les célèbres gâteaux aux noix, savoureux et légers.

Lors de la prochaine parution, je vous entretiendrai de la suite du voyage et des conditions dans lesquelles il s'est effectué, c'est-à-dire le transport, le logement au Bassin et lors des déplacements, les autres lieux visités, etc.

À bientôt. ■



EN RADISSONNERIE

par Pierre LAROSE

Par un beau matin d'août 98, sur la 40 ouest à la hauteur de Saint-Augustin-de-Desmaures, je me lançais dans un voyage sur le pouce vers la Baie James...

Mai 98. À la veille d'un départ sac à dos avec Murielle vers l'ex-Europe de l'Est, un diagnostic imprévisible de cancer du côlon m'assomme et m'impose une opération d'urgence 4 jours plus tard. Ce cancer guéri, osons-nous croire, n'en finit pas de nous trotter entre les oreilles. Après les 6 jours de récupération à l'hôpital, commence alors la longue convalescence qui provoquera une réflexion en profondeur sur les émotions vécues.

Ainsi, malgré l'entourage tout chaud et fortifiant des parents et amis, un désir d'évasion en solitaire monte vivement à la surface, un goût soudain de revivre l'époque des années d'adolescence sur le pouce.

Premier jour. 775 km.. Val-d'Or avec la cinquième voiture, chauffée par l'entrepreneur en construction qui a bien voulu me faire monter à la suite du camionneur, du contrôleur aérien, de l'électricien et du technicien d'aéroport. Sur la 40, l'un d'eux passe tout droit en ayant quand même le temps de lire ma pancarte sur laquelle est inscrit BAIE JAMES, emprunte

la prochaine sortie, refait son chemin pour s'arrêter et me faire monter afin de me jaser à plein du temps qu'il avait passé dans cette région.

Deuxième jour. 630 Km. Au gîte, appelé Km381, seul endroit où l'on peut manger et dormir entre la dernière ville, Matagami et la prochaine, Radisson. Parti tôt le matin de Val-d'Or j'ai parcouru, à partir de Matagami, en gros camion le dernier trajet pendant lequel j'ai pu vivre la franche camaraderie qui anime ces chauffeurs ainsi que les employés du Ministère des transports auprès de qui ils doivent se rapporter avant d'entreprendre les quelque 650 km entre Matagami et Radisson. A un moment donné, sur ce droit et long ruban d'asphalte, le chauffeur, en maintenant le véhicule sous le contrôle du régulateur de vitesse, se lève pour aller chercher un balai près de sa couchette tout en me demandant de tenir, de mon siège, le volant. Un autre camion nous suivait sur ce trajet et de temps à autre une musique de John Mayall envahissait l'habitacle par un circuit-radio nous permettant de partager des airs de jazz envoûtants. Plus loin un camionneur redescendant vers le sud proposera de remplacer un participant du groupe habituel d'acheteurs au prochain tirage de Loto-Québec en donnant comme point de chute de la contribution heb-

domadaire à venir un restaurant connu de tous.

Troisième jour. 250 km. Radisson. Pas question de faire du pouce à partir du km.381. Il faut surtout se tenir à côté de la seule pompe à essence et attendre les véhicules forcés de s'y abreuver. A tout seigneur tout honneur, c'est donc en gros camion d'Hydro-Québec que je suis arrivé dans la capitale du Nord en début d'après-midi. A la suggestion de l'hôtelier je rends visite à un des plus anciens résidents du coin, le curé, qui s'y trouve depuis 25 ans afin qu'il m'explique comment me déplacer vers le village Cri de Chisasibi à une centaine de km vers l'ouest... et voir enfin la Baie James puisqu'il n'existe pas de transport public pour s'y rendre. M'accueillant très chaleureusement ce dernier, venant d'être muté au Sud, m'invite à m'y rendre en voiture avec lui et un ami le lendemain pour faire ses adieux au vieux curé de la place.

Le lendemain, après une visite en voiture très bien commentée de la ville et de ses hauteurs ainsi que de la végétation que l'on y retrouve, nous roulons vers Chisasibi, franchissons la barrière de contrôle sous la garde des Cris et arrivons au village. Le curé visité est là depuis une quarantaine d'années, à l'époque où le village s'appelait Fort-George et était situé sur l'île du même nom, aujourd'hui inondée. D'ailleurs, son église avait alors été transportée par bateau et avait fait l'objet d'un article dans le journal *La Presse* de l'époque. La place centrale du

village actuel est le noyau qui rallie les écoles primaire et secondaire, le centre culturel et récréatif ainsi que le centre commercial. Partant de là les rues se dirigent vers les maisons des différents quartiers résidentiels. A se promener dans la région on peut constater que les Cris possèdent plusieurs entreprises, en transport surtout, et représentent une force majeure dans l'économie de la région, en particulier à Val-d'Or.

Le cinquième jour fut occupé à visiter les deux énormes centrales, LG-1 et LG-2. Tout y est gratuit et magnifiquement organisé par l'Hydro avec transport par autocar et guide de Radisson au site de chaque centrale. Quelles constructions colossales et gigantesques, en particulier LG-2 et son énorme centrale souterraine ainsi que le long escalier de granit qui lui sert de conduite d'eau à l'extérieur. Très impressionnant.

Puis ce fut le départ vers le Sud par un dimanche matin pluvieux où pendant quatre heures j'ai vainement attendu qu'une voiture fasse route au moins jusqu'au km. 381. Les rares voitures qui passaient allaient soit aux bleuets, soit à l'aéroport ou au prochain village Cri. Tout détrempé, je revins alors à Radisson, à 20 km de l'endroit où la guide de l'Hydro m'avait laissé tôt le matin, puis repris comme nous avions convenu de le faire dans l'éventualité où aucun transport ne m'aurait été offert. Bien sustenté, je repris mon quart de veille le long de la route de sortie de Radisson et je me suis fait vite

embarquer par un camionneur de l'Hydro. Ce dernier agrémenta le trajet de commentaires sur l'histoire du développement de la région, sur le déclin des industries minière et forestière et sur la condition autochtone. Il me laissa au gîte du km 381.

Le septième jour, après une nuit écourtée par le rendez-vous fixé aux petites heures avec le prochain camionneur du km 381 à descendre vers le Sud, nous arrivons à Val-d'Or à l'heure du petit déjeuner. Promenade à travers la ville où je me rends visiter le centre culturel autochtone, suivie de la découverte d'un musée consacré à l'histoire d'une mine d'or depuis longtemps désaffectée. Pendant la visite, nous enfilons le costume du mineur et descendons au fond en engin comme à l'époque. En milieu d'après-midi, le voyage sur le pouce reprend et, 6 ou 7 voitures plus loin, me conduit à Rouyn chez des amis où je passerai la nuit.

Le lendemain, à la sortie de Rouyn, un camionneur du Midwest américain me prend en charge et me propose de m'amener jusqu'à Ville St-Laurent, en banlieue de Montréal, mais comme je voulais rentrer sur Québec en faisant un « léger croche » par Chibougamau, nous nous sommes quittés de l'autre côté de Val-d'Or. Ce pauvre gars s'était fait malencontreusement aiguiller par son répartiteur américain vers un petit village perdu en Abitibi du nom de St-Laurent mais, étant rémunéré au kilomètre, il ne s'en formalisera pas trop longtemps. Amateur de musique western, il a été tout étonné de m'entendre fredonner les refrains des vieilles chansons d'Hank Williams. Le trajet jus-

qu'à Chibougamau a été long parce que peu de voitures y passent à part celles qui vont d'un village à l'autre ; après plusieurs sauts de puce, de voiture en voiture, j'ai pu rejoindre la maison de pension au cœur de la ville.

Le dernier jour, ce fut le retour par le parc des Laurentides alors que, près d'Hébertville, une jolie grand-mère, barmaid à la retraite, a bien voulu me faire assez confiance pour oser me laisser partager sa voiture tant et si bien que, rendus à l'Étape, elle m'a gentiment demandé si je voudrais bien conduire jusqu'à destination, au terminus de l'autobus 801, près du zoo où j'avais manifesté le désir de descendre. C'était la première fois de ma carrière de « pouceur » qu'une représentante de la gent féminine ne restait pas indifférente à mon pouce quémandeur.

Ce voyage, je le voulais sans préparation autre que celle du sac à dos à porter (cadeau de mon fils qui m'a bien fait rougir lorsque, courant vers une voiture qui venait de s'arrêter pour me faire monter à bord, la fermeture-éclair a rendu l'âme projetant par le fait même mon pot d'arachide sur la chaussée), sans transport autre que celui généré par le pouce levé, afin de me mettre à la merci de l'aventure totale, sans préméditation aucune. Je voulais que chaque rencontre avec l'autre soit sans limite de statut social, de temps, de sujet. J'ai beaucoup appris sur les régions visitées, mais surtout j'ai réappris à rester simple au contact des autres et j'ai par surcroît réussi à surmonter l'épreuve vécue et à continuer de vivre d'abord le moment présent. ■

IL ÉTAIT UNE FOIS... SUITE DU NUMÉRO 1

par Roland BERNIER

Renée Francœur ne s'en tient pas qu'à son coup d'envol, elle veut qu'il se maintienne. Si la première rencontre du 13 janvier 1994, se borne à se présenter, à parler de son emploi du temps depuis la retraite et à émettre des vœux « pieux », Renée Francœur relance chacun des membres du comité provisoire et les convoque pour une seconde rencontre le 11 février 1994.

Cette rencontre permet de passer à l'action. Les contacts par téléphone sont encourageants. Sauf quelques personnes isolées, la majorité accorde son appui et nous assure de sa participation à une première assemblée générale. Déjà, nous en fixons la tenue le 5 juin prochain. Nous privilégions la formule brunch, car elle permet à chacun de manger à son goût et à sa faim. Jean-Marc Michaud verra à rencontrer les personnes concernées en ce qui a trait à l'endroit et au brunch.

Roger Bélanger, secondé à l'unanimité, propose que Roland Bernier rédige les quelques statuts de notre association.

Et, vogue la galère, vers la troisième rencontre. Les vœux se matérialisent peu à peu. Le foyer de la salle Albert-Rousseau n'étant pas disponible le 5 juin, Lucie Robertson offre les salons 1 et 2, offre qui nous convient.

Céline Bédard, du service de restauration du Cégep, soumet un menu de brunch à 10 dollars le couvert, taxe incluse. Le menu et le prix nous conviennent. Un problème demeure toutefois en suspens, celui de la vaisselle. Si le groupe n'est pas trop nombreux, le traiteur pourra fournir gratuitement de la vaisselle en porcelaine ; sinon, il faudra manger dans de la vaisselle jetable ou payer un supplément.

Après avoir reçu un texte définissant les statuts de la cellule, nous parcourons avec Roland Bernier les articles du document et faisons les modifications jugées utiles.

Un autre chaînon s'ajoute le 6 mai 1994 alors que nous en sommes à notre quatrième rencontre et dernière avant l'assemblée générale de fondation. Afin que tout fonctionne bien, il nous incombe de nous y préparer en conséquence.

Il est décidé d'inviter non seulement les membres retraités mais aussi quelques invités d'honneur tels que le directeur général du Cégep, la présidente du conseil d'administration et la présidente de l'association des diplômés.

Le programme de cette première assemblée est finalisé sur-le-champ. Il ne nous reste qu'à nous croiser les doigts.

Le mois nous séparant des deux rencon-

tres nous semble passer très vite, car le calendrier indique déjà le 5 juin 1994, mais nous sommes prêts.

Dès leur entrée à la salle Albert-Rousseau, Thérèse Doyle et Raymond l'Heureux, souriants, accueillent les membres. Tous sont heureux de se revoir et de fraterniser à nouveau. Les rires fusent de toutes parts à la suite des souvenirs remémorés plus ou moins vivaces. Ces échanges inter-personnels créent une atmosphère amicale et chaleureuse, non seulement difficile à décrire mais aussi dont on mesure mal l'intensité. C'est un début qui augure bien.

Les membres du Comité provisoire en sont conscients et leur enthousiasme monte d'un cran quand Renée Francœur leur souffle à l'oreille qu'il y a une trentaine de membres, sur une possibilité de 62, soit 50%, plus une quinzaine de conjoints et conjointes

Aussi, c'est avec un sourire rempli de satisfaction que Guy Ashby souhaite la plus cordiale des bienvenues et préside temporairement ces agapes d'assises de l'association.

Après l'adoption à l'unanimité de nos statuts, Renée Francœur accepte de présider les élections des membres du premier bureau de direction. Quinze candidats sont proposés mais seuls les cinq qui recueillent le plus de voix sont déclarés élus. Après s'être concertés à huis clos, ceux-ci informent l'assemblée du premier bureau de direction, voulant ainsi remercier les

membres de leur présence :

Président : Roland Bernier
Vice-présidente : Thérèse Doyle
Secrétaire : Raymond l'Heureux
Trésorier : Jean-Marc Michaud
Conseillère : Hélène Côté

C'est à eux qu'incombe maintenant de porter le flambeau remis par Renée Francœur, dont le nom restera à jamais gravé dans la pierre angulaire de notre Association.

Les vacances estivales de 1994 s'écoulent avant que le président sonne le rappel à la tâche, le 7 septembre suivant. Tous sont d'accord pour dire que les retrouvailles du 5 juin dernier ont été un succès. C'est pour eux un stimulant appréciable et apprécié. C'est en se basant sur l'épopée des pionniers que l'actuel bureau de direction veut profiter du présent pour planifier l'avenir.

Leur première préoccupation est de définir l'orientation de notre Association. Rien de mieux que l'extrait du procès-verbal pour résumer le débat relatif à cette orientation :

Pour ce qui est de l'orientation de notre groupement, nous avons le choix d'en faire soit un club social soit une amicale. Un club social est un cercle où des habitués partagent des activités de loisirs assez nombreuses pour qu'il soit question d'un calendrier. Une amicale est une association d'anciens qui ont fréquenté une même institution et qui veulent garder un lien entre eux et avec cette institution.

C'est une structure commode pour organiser périodiquement des retrouvailles ou soutenir certains projets lancés par l'institution. Pour notre part, nous préférons définir notre groupement comme une amicale. Notre point de vue sera soumis aux membres lors de la prochaine assemblée générale (numéro 4 de l'ordre du

jour du procès-verbal de la réunion du bureau de direction, tenue le 7 septembre 1994, rédigé par Raymond L'Heureux, secrétaire).

Ce qui est fait le 21 mai 1995, alors que 34 membres sur 64 (encore 50%) approuvaient à l'unanimité.

À suivre... ■

MILLE MERCI À VOUS

Louïsette CHICOYNE
responsable de la Foire 1999.

La foire du livre tenue les 6 et 7 octobre au Cégep a connu un succès inespéré. Et c'est grâce à la participation de retraités et retraitées du cégep. D'abord au comité organisateur composé de Renée Francoeur, Lucie Robertson et Bertrand Valois qui ont fait un excellent travail pour les affiches, les communiqués, les lettres, la classification et l'étiquetage des volumes, bref pour toutes les tâches requises pour mener à bien cette opération. Vous avez été des collègues de travail épatants. Un gros merci donc à Renée, Lucie et Bertrand.

Des remerciements également à Denise Leblanc, Pierrette Boivin, Geneviève Solasse, Jacques Courchesne, Lise Poulin, Liette Jolicœur, Claude Poulin, Louis Deschambault et Bill Donnelly qui ont accepté de donner quelques heures pour nous aider à faire la vente. Votre participation a été grandement appréciée.

Il faut aussi noter que si la vente a connu un tel succès, c'est grâce à la qualité des livres que nous avons reçus et qui provenaient pour une bonne part des retraité(e)s.

Le résultat de la vente a été de 1 804,^{52\$} durant ces deux journées. Si l'on soustrait les dépenses occasionnées par la foire, nous restons avec un profit net de 1 735,^{02\$}.

Enfin, une activité comme celle-là n'est possible que si nous pouvons avoir la collaboration des gens du cégep. Alors, merci à René Tremblay, Denis Vachon, Réal Bouchard, Denis Grondin, Ginette Crête et plusieurs autres qui ont été bien coopérants. ■



DEUX POSSIBILITÉS DE CONSACRER DU TEMPS AU CÉGEP.

par Louis DESCHAMBAULT

Pour les membres intéressés, il serait possible d'aider à l'accueil et à la coordination dans le cadre de l'opération « portes ouvertes » les 17, 18 et les 24, 25 janvier 2000. Les tâches données ne sont pas des tâches normalement confiées à des professeurs et qui serviraient donc à les remplacer dans leur boycottage actuel ou éventuel.

Pour les personnes qui préféreraient donner du temps à l'aide à l'apprentissage d'étudiants qui font appel à Tandem, il serait possible de le faire à partir de la fin de janvier. Par contre, une certaine disponibilité hebdomadaire pendant la session sera demandée pour assurer un suivi qui soit valable.

Si vous désirez plus d'information ou si vous avez un intérêt, vous pouvez laisser votre nom et votre numéro de téléphone au répondeur de l'association :

 659-1732
(nous communiquerons avec vous).

D'ailleurs nous profitons de l'occasion pour vous rappeler que si vous avez des idées, des suggestions, des commentaires vous pouvez vous servir, en tout temps, du répondeur de l'association ou si le fait de parler à un répondeur vous ennuie, vous pouvez contacter un membre de l'exécutif qui s'empressera de vous écouter et de donner suite. ■

PARTY DE NOËL


par Bill DONNELLY

Vous avez reçu une invitation du Directeur général pour le party de Noël. Vous avez sans doute remarqué que le déroulement, cette année, sera légèrement différent à cause d'une menace de boycott de la part du syndicat des enseignantes et enseignants.

Comme association, nous avons pensé nous réunir de 16 heures à 16 heures 30 autour d'un petit cocktail. À 16 heures 30, pour les personnes intéressées, une visite du nouveau centre multimédias et autres nouveaux aménagements, est organisée. Comme membre en règle une carte pour le souper vous sera remise.

Nous vous demandons de déposer vos manteaux au local des secouristes situé en face du bureau des agents de sécurité, puis de nous rejoindre au CAFÉ WAZO maintenant situé près des salles de racketsball dans le corridor menant à l'aile H (autrefois le local du Tandem).

Pour toute autre information, communiquez avec moi :

 656-0421.

Au plaisir de vous revoir. ■

ATELIER INFORMATIQUE

par Bill DONNELLY

L'immense succès et satisfaction de l'atelier donné l'an dernier par Jean-Claude Bélanger, nous fait croire qu'il y aurait des membres intéressés à une activité analogue bientôt.

Jean-Claude propose deux rencontres en soirée sur deux semaines vers la fin de février. Le contenu porterait sur une introduction à l'utilisation de courrier électronique (courriel...) et à la recherche sur Internet.

Si cela vous intéresse, veuillez laisser votre nom, numéro de téléphone et un court message au répondeur de l'association :

☎ 659-1732

ou en me téléphonant au

☎ 656-0421.



CARREFOUR

Nous réitérons l'invitation à ceux et celles qui veulent nous envoyer leurs textes pour le prochain numéro de **Carrefour**.

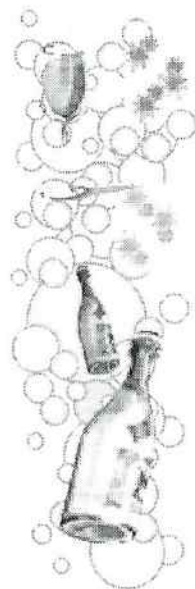
Vous pouvez déposer vos textes au casier de l'Association (n° 356). Pour les branchés/es, vous pouvez envoyer vos textes directement par courrier électronique à l'adresse suivante :

idesrochers@videotron.ca

ou

edimac@videotron.ca

CARRÉFOUR



PARCE QU'UNE IMAGE VAUT MILLE MOTS

Le comité exécutif de l'association des retraités
du cégep de Sainte-Foy



Louis Deschambault
Président



Bill Donnelly
Vice-président



Claude Poulin
Conseiller



Louise Chicoine
Conseillère



Noëlla Michaud
Conseillère



Roland Legendre
Trésorier